





« There are two ways to live your life. One is as though nothing is a miracle. The other is as though everything is a miracle. »

Albert Einstein

Ce petit monde ?

De tous les animaux qui vivent sur terre, les insectes sont les plus, craints, les plus méprisés, les plus détestés.

L'homme s'évertue à les détruire dans une guerre à outrance : tolérance zéro. Ces arthropodes sont pourtant les plus âgés, les plus nombreux, les plus utiles à l'homme et à la nature. Sans eux, la terre ne serait pas ce qu'elle est. Qui sommes-nous pour décider qu'il n'a pas droit de survivre, simplement parce qu'il est petit ? Toute vie a un sens, une valeur, une justification.

La vie, c'est grand, c'est beau, c'est noble. Si essentiel que nous multiplions les missions d'exploration lointaines dans l'espoir toujours déçu jusqu'ici de trouver les traces d'une autre vie. Notre planète serait-elle la seule, dans l'univers, à nous offrir ce privilège ?

Illustrations.

Le sentier bordé d'aubépines grimpe vers le plateau, le massif du Canigou en fond de toile. Le

scarabée sacré, image du monde pour la vieille Egypte, roule sa bille de bouse. Sous le tapis de lentilles aquatiques s'agitent quelques tritons. Leurs branchies imitent les rameaux de corail. L'épinoche, l'élégant petit poisson des ruisselets, a mis sa cravate de noces, azur et pourpre. L'hirondelle qui apporte le printemps effleure la prairie de son aile acérée et pourchasse les cousins qui sèment leurs œufs en dansant. Le lézard ocellé attend la chaleur pour exposer au soleil sa queue constellée de taches bleues. Fête ineffable du réveil de la vie au printemps.

L'épeire, araignée superbe et remarquable tend ses grands filets, d'un buisson à l'autre, verticalement. Ceinturée de jaune, de noir et de blanc argenté, elle trône au centre de son nid, une gracieuse merveille, une poche de satin en forme de poire. Cette enveloppe aussi tenace et imperméable que nos meilleurs tissus cache un édredon d'une exquise finesse, une bourre soyeuse comme un flocon de fumée. Nulle part les tendresses maternelles ne préparent couchette aussi moelleuse. Au centre, une bourse de soie fine protège un demi-million d'œufs, d'un beau jaune orange. Le moment venu, il leur faudra gagner le large et ne pas craindre la concurrence entre voisins. Les créatures chétives trottent très menu. Agiles, acrobates, les

petites araignées grimperont le long des hampes florales. Elles atteindront les extrémités, dans le tumulte et la confusion pour disparaître au gré du vent. Les familles nombreuses se dispersent ainsi dans la campagne...

Et l'ampuse ? Le monde des insectes n'a pas de créature plus bizarre. Les enfants l'appellent ici le « diabolotin ». C'est un spectre, en effet, un fantôme diabolique qu'aurait pu créer Jacques Callot. Son ventre aplati, découpé sur les bords en festons, se relève en arc de volute. Sa tête conique a pour cimier deux larges cornes divergentes, pareilles à des dagues. Son visage fin et pointu, qui sait regarder de côté, conviendrait à la malice de quelque Méphistophélès. Ses longues pattes ont aux jointures des appendices en forme de lamelle, comme ceux que portaient aux coudes les brassards des anciens chevaliers. Hissé sur les échasses de ses quatre pattes postérieures, l'abdomen convoluté, le thorax droit, les quatre pattes antérieures repliées contre la poitrine comme un traquenard, il se balance mollement, il se dandine sur le bout d'un rameau. Pose fantastique.

Muni de six petites pattes, le ver luisant n'est pas un ver. Trotteur laborieux mais équipé d'élytres, en

vrai coléoptère qu'il est. La femelle est une disgraciée. Elle ne connaît pas les joies de l'envol et reste une larve, sa vie durant. En dépit de ses apparences innocentes, le ver luisant est un carnassier qui exerce son métier avec une rare scélératesse. Sa proie réglementaire est le petit escargot, insensible à la douleur après l'anesthésie. Assemblés en grappes sur les chaumes de grandes herbes, ils méditent profondément, immobiles dans les chaleurs estivales. Leurs œufs sont lumineux, même dans les flancs de la mère. Une luminosité douce et opalescente. Après la ponte, l'éclosion. Les jeunes ont deux petits lumignons au dernier segment. Du début à la fin, la vie du ver luisant est une orgie de lumière : les larves aussi sont lumineuses. Les femelles sont des phares magnifiques, les mâles conservent le lampion que possédaient déjà les larves. On comprend le rôle du phare féminin mais à quoi bon cette pyrotechnie généralisée ? Mystère.

Fin avril, le chant commence, rare d'abord. Solos discrets avant la symphonie généralisée. Chaque motte de gazon abrite un exécutant. Le grillon, c'est le choriste du renouveau. Sa mélopée est monotone, sans artifices mais combien conforme par sa naïveté à l'allégresse rustique des choses renouvelées. Hosanna de l'éveil, alléluia du grain qui germe et de l'herbe qui

pousse. Le grillon domine par son nombre et sa note continue. Les champs de lavandes balancent au soleil leurs encensoirs camphrés... Grillon champêtre le jour, grillon d'Italie la nuit. L'un diurne, l'autre nocturne, ils se partagent la saison. Le grillon d'Italie n'a pas le costume noir et les formes lourdes caractéristiques de la série. C'est au contraire un insecte fluët, débile, tout pâle, presque blanc, comme il convient aux noctambules. On craint de l'écraser rien qu'en le prenant entre les doigts. Il mène une vie essentiellement aérienne. Son chant, gracieux concert des soirées chaudes et paisibles, commence au coucher du soleil. Un Gri-i-i gri-i-i lent et doux, rendu plus expressif par un léger chevrottement. On devine l'extrême finesse et l'ampleur des membranes diaphanes et vibrantes. Au moindre bruit, l'insecte se fait ventriloque. Impuissance à localiser précisément l'insecte qui stridule. Il faut une belle dose de patience et d'infinies précautions pour capturer le chanteur, à la clarté d'une lanterne. Le jeu en vaut-il la chandelle ?

Le hanneton apparaît vers le solstice d'été, à peu près en même temps que les cigales. La précision de sa venue le range dans le calendrier entomologique, non moins bien réglé que celui des saisons. Lorsque viennent les jours qui n'en finissent plus et dorent les

moissons, il ne manque pas d'accourir à son arbre. A cette époque et aux heures crépusculaires, tous les soirs, si le temps est calme, l'insecte rend visite. D'un essor silencieux mais non dépourvu de fougue, les mâles surtout virent et revirent en étalant le panache de leurs antennes. Ils visent les rameaux où les femelles attendent. Ils passent et repassent, se profilent en traits noirs sur les pâleurs du ciel où meurent les dernières clartés. Ils se posent, repartent, poursuivent leurs rondes affairées. Le festival dure une quinzaine de jours. Mais que font-ils là-haut ? L'affaire est évidente. Ils font la cour aux belles, poursuivant leurs hommages jusqu'au bout de la nuit. Au matin, mâles et femelles occupent les rameaux inférieurs, isolés, immobiles, indifférents à ce qui se passe autour d'eux. Ils ne fuient pas la main qui va les saisir. Ils somnolent doucement pour reprendre leurs ébats, au crépuscule...